

Pages trifluviennes

Série B — No 4

Reliques

par

l'abbé J. Désaulniers



Les éditions du "Bien Public"

Les Trois-Rivières

1933

Pages trifluviennes
Série B — No 4

Reliques

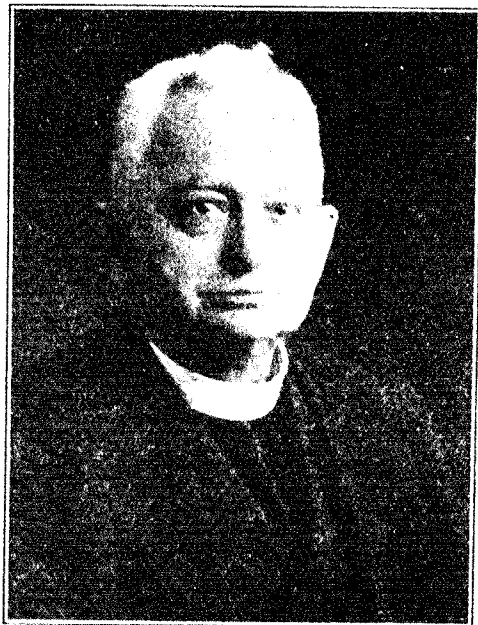
par

l'abbé J. Désaulniers



Les éditions du "Bien Public"
Les Trois-Rivières

1933



L'abbé Joseph Desaulniers

1860 - 1930

Le Berceau des Trois-Rivières

Le Platon n'est pas un lieu quelconque, vulgaire. J'apprends que son histoire a été écrite. L'on a dû recueillir des documents. Pour le quart d'heure, je ne lirai ni l'histoire, ni les documents. Ils pourraient détruire une belle image, que je me suis faite de son origine et des motifs qui ont déterminé son choix comme site d'une ville.

Dans certaines parties des Etats centraux, pas loin du Mississipi, on trouve des monticules isolés qui dominent la plaine circonvoisine. Ces monticules ne sont pas les fils de leurs œuvres. Les géographes, les antiquaires, leur attribuent une origine humaine. En effet, ils portent l'empreinte de la main de l'homme. Un renflement primordial du sol a pu suggérer l'idée de surélever. De l'idée, on passa à l'exécution. Dans quel but? Pour en faire un cimetière? Un lieu d'assemblée? Une protection? Un poste d'observation? Toutes ces choses en même temps.

L'on sait les mœurs et les coutumes des aborigènes. Ce n'étaient pas toujours des voisins commodes. Chaque individu s'arrogeait des droits, sanctionnés ou non par la stricte justice. Les diverses tribus avaient leurs prétentions. Telle section de la plaine ou de la montagne était le territoire de chasse de telle tribu. Individus et tribus avaient une méthode sommaire de venger les torts, vrais ou supposés : l'invasion imprévue, l'attaque sournoise, le massacre impitoyable. Un coup de tomahawk : un crâne gisait ouvert ! Un coup circulaire de scalpel : une chevelure sanguinolente pendait à la ceinture d'un brave ! Une horde d'êtres farouches, aux visages bariolés d'ocres primitifs, s'abattait sur un village, surpris dans une indolente sécurité : une peuplade massacrée, un village détruit ! Seuls une fumée bleuâtre et des restes calcinés marquaient l'endroit où, tout récemment, des rires joyeux avaient réveillé le silence des solitudes.

L'Indien avait ses appétits ; il avait ses guerres. Les guerres amenaient des surprises : il fallait se protéger, observer, voir. De là, les monticules des Etats du centre.

Le Mississipi est un beau fleuve. Oui, mais le Saint-Laurent est un fleuve unique ! Jetez un regard sur la carte. Sa silhouette a de l'ampleur, de la majesté. Il est grand, il a de l'allure, il a du volume. Parfois il se ramasse sur lui-même, et les plaines étonnées contemplant des lacs, devant lesquels les lacs d'Europe et d'Asie ne sont que des étangs. Ses eaux, limpides comme le cristal, reflètent le vert des prés et le bleu du ciel. Il glisse à travers des prairies fertiles, salue en passant des montagnes aux nobles contours, se précipite dans des cataractes à la voix puissante. Il coule, royal, toujours semblable à lui-même, et, contrairement au Mississipi qui s'envase, s'embourbe dans son delta toujours grandissant, il ouvre large, immense, la bouche de son golfe, pour recueillir le baiser de la grande mer.

Comme sur les bords du Mississipi, sur les bords du St-Laurent des tribus indiennes s'échelonnaient et l'histoire nous a raconté leurs haines, leurs guerres, leurs ruses, leurs tueries. D'instinct, elles cherchèrent à se protéger contre les coups de main. Des forts primitifs furent construits pour la défense, mais on ne pouvait pas toujours vivre dans les forts. La chasse, la pêche, la culture du maïs, requéraient de l'espace. Pour éviter les embûches, il fallait observer et voir. Le St-Laurent eut ses forts, ses sites d'observation, ses postes d'écoute.

La côte de Tadoussac commandait une vue unique, sur le fleuve et la terre. Québec avait son poste ; la nature y avait pourvu dans son Cap, qui lève sa tête au-dessus de l'eau et de la plaine. Montréal eut le sien : le Mont-Royal regarde au loin et voit de loin.

Entre Québec et Montréal, presque à mi-chemin, il y a une rivière (les Européens diraient que c'est un grand fleuve) qui dévale des hauteurs du nord, et vient marier ses eaux aux reflets d'acier, aux eaux, légèrement vertes, du St-Laurent.

Avant d'entrer dans le fleuve, les flots du St-Maurice, grisés d'air et de mouvement, rajeunis par leurs plongeurs successifs dans les sauts des Piles, la chute de Grand'Mère, et les cascades de Shawinigan, caressent des îles qui ont toujours opposé une résistance invincible à leurs avances. De temps immémorial, elles se tiennent rigides, immuables, têtues. Autour d'elles sont tombées des terres moins revêches, des sables plus friables se sont écroulés, pour livrer passage aux eaux tumultueuses. Eiles

sont restées à leur poste, portant fièrement leur tête à la hauteur des côtes voisines.

Lorsqu'on passe sur le fleuve, on s'aperçoit que le Saint-Maurice dégage ses eaux par trois bouches : de là le nom de Trois-Rivières.

Trois-Rivières est un beau pays. Les Jésuites en firent mention dans leurs Relations. Ils en vantent le climat, rapportent que le ciel y est serein, l'air pur, plus froid en hiver que celui de la France, mais plus sec et partant, plus salubre. Ils ont porté leurs observations sur le sol, et lui attribuent une grande puissance de production.

Pourquoi Trois-Rivières n'aurait-il pas eu son poste d'observation, comme Québec et Montréal ?

Longtemps avant 1634, les Indiens y avaient établi un village, un poste de repos, où s'arrêtaient les flotilles de canots qui remontaient vers le nord, par la voie du Saint-Maurice, ou continuaient jusqu'au site du Sorel actuel, pour suivre la rivière Richelieu et s'enfoncer dans les terres du sud. Ce village avait besoin d'une protection, il devait être muni de son poste d'observation, et, comme tous les autres, ce poste devait être placé sur un endroit élevé qui permettrait de regarder et de voir. Cet endroit, c'était le Platon. De là, on pouvait examiner les bords du fleuve et les embouchures du Saint-Maurice. Y avait-il là, originairement, un mamelon isolé, plus élevé que le sommet du Platon tel qu'il existait en 73 ? Il ne peut y avoir de doute sur ce point.

En 73, le Platon avait, depuis longtemps déjà, été façonné à nouveau par la main de l'homme ; la forme presque parfaite de son quadrilatère et le fini des talus qui conduisaient à son sommet décelaient le travail de l'ouvrier. L'on avait abattu les crêtes, nivelé les arêtes et comblé les vides. Mais le monticule du Platon, des siècles avant le passage de Cartier, avait levé sa tête au-dessus des côtes avoisinantes, et marqué le site où naîtra Trois-Rivières.

La ville fondée par Lavolette trouva, pour bercer sa toute petite enfance, le lieu, depuis le très lointain passé, foulé par le pied de l'Indien, et beaucoup plus récemment, tout récemment, adopté par le missionnaire pour être l'emplacement de la tente

qu'il avait dressée pour distribuer aux indigènes la grande lumière de l'Évangile.

-0-0-0-

Jusqu'ici, je n'ai fait qu'exposer une théorie, suggérée à mon esprit par la connaissance des habitudes de l'homme, sauvage ou civilisé.

Cette théorie m'a toujours paru si plausible, reposant sur des faits si bien connus, je dirai sur la nature même de l'homme, que j'ai voulu l'écrire d'après des observations "a priori", quitte à la jeter au panier, si les faits consignés dans l'histoire me donnent le démenti.

Ouvrons l'histoire. On me met entre les mains un numéro du Ralliement. (Ce Ralliement est déjà une mine de renseignements). J'y trouve, sur le Platon, un travail intéressant, consciencieux, documenté, bien au point. Monsignore Napoléon Caron, un enfant du terroir, tristuvien jusqu'aux moëlles, en est l'auteur. C'est une recommandation. Ce jouilleur inlassable, à qui il ne manque que la coule, pour être bénédictin, décrit le Platon tel qu'il existait lors de l'arrivée de Cartier. Il signale les travaux de nivellement faits par Ludger Duvernay en 1825, l'œuvre d'érosion produite par les eaux du fleuve, travail continué et terminé par la pelle des travailleurs. Et il conclut : "Le Platon, avant l'arrivée des Français, était donc une pointe élevée qui s'avancait dans le fleuve et commandait à tous les environs. C'était un lieu magnifique pour les campements, et un point d'observation pour éviter les surprises de l'ennemi. Aussi les Sauvages affectionnaient-ils particulièrement cet endroit."

Ma théorie est amplement justifiée, corroborée comme elle l'est par les données de l'histoire. Le Platon est un sol historique. Champlain le visita. Lavolette y jeta les fondements d'une ville, qui deviendra plus tard un siège épiscopal. Avant l'arrivée de Lavolette, les Pères LeJeune et Buteux y avaient célébré la messe. Le glorieux martyr, le Bienheureux Brébeuf, avait posé son pied sur son sommet. Saluons !

-0-0-0-

Durant le cours de l'année scolaire 73-74, les élèves s'ébatant dans la cour virent arriver une bizarre procession, qui s'arrêta,

rue Notre-Dame, au pied du Platon, juste à l'endroit où s'élève aujourd'hui, l'édifice de la Banque de Montréal. De lourds tombereaux, tirés par des chevaux. Dans ces tombereaux, des haches, des pics, des pelles. Derrière les tombereaux, des ouvriers en habits de travail. Le mouvement des élèves s'immobilisa.

Le gouvernement d'Ottawa avait accordé à l'évêque des Trois-Rivières, pour son collège, l'usage, durant quelques années, des Casernes et du Platon. Le temps était expiré, sur le point d'expirer, et le gouvernement, froid, insensible comme toute administration qui a vie, mais qui n'a pas de cœur, reprenait ses droits et procédait à l'exécution de ses plans.

Sur un signal du contremaitre, les haches firent sauter la clôture en bois qui bordait le trottoir, au pied du talus. La trouée faite et déblayée, nouveau signal, et les tombereaux s'alignèrent à leur poste, béants. Les pics et les pelles, manœuvrés par des bras robustes, commencèrent leur œuvre de démolition... Oui... de profanation ! Les pics s'enfoncèrent tout au bas, dans la terre tassée par les neiges et les averses, durcie par le soleil et le vent. Sous la dent des pics, la terre céda. Les pelles la ramassèrent et la jetèrent dans les tombereaux. Les tombereaux, gémissant sous le fardeau, partirent pour aller, Dieu sait où?... jeter pêle-mêle cette terre que les vieux avaient amassée, façonnée, mise en place pour servir de piédestal à un champ de manœuvres, où de beaux officiers donneraient des commandements et de vaillantes troupes s'entraîneraient pour les luttes des grands jours. C'était comme un premier coup de hache sur la racine d'un vieux, d'un très vieux chêne. Il nous parut qu'avec cette terre qui s'en allait, une parcelle du cœur des vieux et des vaillants, bien plus, une parcelle de notre cœur à nous, s'acheminait vers le final enfouissement.

-0-0-0-

Mes yeux auront plongé avec regret dans la première plaie qui s'ouvrit, profonde, sur le flanc du Platon. Une sorte de nostalgique ramène au site du Platon les élèves de 73. L'on y remarque trois choses. L'Hôtel des Postes, le monument des soldats de la grande guerre, et un monolithe, un beau caillou, arraché aux eaux du fleuve et portant une inscription : la date de la construc-

tion du Fort des Trois-Rivières en 1634 et celle de sa démolition en 1668.

L'Hôtel des Postes ! Le gouvernement a bien fait les choses. C'est un bel édifice. Il a du style, il est riche, il est sobre. Le granit de nos montagnes fait bien ressortir la force de sa construction; il proclame sa stabilité et sa permanence.

Le monument à la mémoire des soldats qui furent victimes de la grande tuerie ! Voulez-vous que nous en parlions ? Nous causons tout bonnement, en famille. Naturellement, on cause de choses que l'on voit. Vous avez vu le monument. Je l'ai vu aussi. Je ne sais pas qui en a conçu l'idée, qui en a élaboré les plans, qui a présidé à leur exécution, qui en a fourni les fonds. Je suis étranger. Je vois la chose et j'en parle, comme je parlerais d'un objet entrevu à Buénos-Ayres ou à Valparaiso. Le site est bien choisi. Rue Notre-Dame, artère principale de la ville, on a érigé le monument. Pas loin de la rue. Du trottoir, on fait trois pas et on le touche. C'est bien fait. Le socle est loin d'être vulgaire. Il a de la simplicité et de la grandeur. Belles proportions, belles lignes, beau granit, beau travail. Sur les côtés, des panneaux, sur les panneaux des plaques de bronze, et sur le bronze, des noms : les noms des gars du pays, tombés au champ d'honneur.

La statue du soldat ? Evidemment, l'examen le plus attentif et le plus minutieux ne suggère aucune image autre que celle d'un soldat dans l'acte de piquer, de haut en bas, sa baïonnette dans le corps d'un ennemi, placé dans une position inférieure, soit tombé, soit dans une tranchée. Je regarderais jusqu'à la fin des temps et je ne pourrais découvrir autre chose. Je me garderai bien de discuter la statue du point de vue de la plastique de l'art. Est-ce bien cela ? Le geste est-il naturel ? Le jeu des muscles est-il bien reproduit ? Encore une fois, je me récuse, je n'y entends rien, absolument. Il peut se faire que ce soit un chef-d'œuvre de plastique ; les connaisseurs pourraient, peut-être, y trouver des défauts. C'est leur affaire, Voulez-vous, toutefois, que je prenne la liberté de faire quelques observations sur la manière adoptée pour exprimer l'idée que l'on a voulu concrétiser et fixer dans le bronze ?

La guerre est un terrible fléau, le pire que Dieu puisse laisser

se déchaîner sur un peuple. Toutes les autres catastrophes : tremblements de terre, éruptions de volcans, noyades, inondations, épidémies, ne sont que jeux d'enfants si on les compare à la guerre. Inutile d'insister. Pensez aux morts, aux blessures, aux souffrances, aux angoisses, aux ruines matérielles, physiques, que la guerre traîne à sa remorque.

Qu'une guerre soit juste, qu'elle soit injuste, elle comporte toujours des horreurs qu'il vaut mieux laisser dans l'obscurité. L'art n'est pas seulement une technique, c'est une expression. Une parole n'est pas seulement un son, c'est un moyen, le véhicule d'une pensée.

Nos pères, qui étaient chrétiens, avaient des mots relevés pour parler de la guerre. Lorsqu'ils voulaient exprimer la force militaire de leur pays, au repos ou en action, ils disaient : l'Épée. Noble terme, qui projetait devant l'esprit, comme sur un écran, l'idée de puissance, dégagée des détails nauséabonds, repoussants, horribles, des tueries. Au collège, on vous parle de l'Épée de l'Angleterre, de l'Épée de la France. L'on n'a pas oublié l'Épée du Saint-Empire germanique.

Il me semble qu'à Québec cette idée a prédominé dans le monument des soldats de la grande guerre. Quand le vieux Québec, après la grande guerre, voulut rappeler le souvenir de ses morts de Vimy, de Courcellette et d'autres côtes, il prit tout simplement une colonne, et sur cette colonne il plaça... une belle Épée ! Une épée a de la noblesse. Sa garde fait, avec sa lame, une croix. La guerre avait été un crucifiement. Une croix seule pouvait l'exprimer.

Aux Trois-Rivières, sur le beau socle, au-dessus des beaux noms, je préférerais un piou-piou, le fusil à l'épaule, et même attendant de pied ferme, baïonnette au canon, la ruée de l'ennemi, au soldat, si bien découplé soit-il, qui s'apprête à fouiller, avec la pointe froide de sa baïonnette, dans les chaudes entrailles d'un ennemi, au-dessous de lui !

Menhir-Mocassin

A l'angle nord-est de l'Hôtel des Postes, la Société des Sites et Monuments historiques a érigé un monument pour commémorer la construction du fort des Trois-Rivières en 1634.

Le monument est simple. Sur une base en béton, se dresse une belle pierre de forme oblongue. Dans un panneau creusé par le ciseau de l'ouvrier est cimentée une plaque en bronze sur laquelle se lit l'inscription suivante :

FORT DES TROIS-RIVIERES

"Un fort en bois construit à cet endroit en 1634 marque le berceau des Trois-Rivières qui devint un des centres du commerce de fourrures avec les Indiens. Il soutint plusieurs sièges de la part des Iroquois et fut démoli à la suite du traité de paix conclu avec eux en 1668."

Par sa forme, ce monument rappelle un souvenir cher aux Canadiens.

Prenez une carte de la France. Pour donner à l'élève une image mnémonique, qui fixera dans son esprit la conformation générale du pays, on le représente sous la forme d'une cafetière, dont l'anse s'appuie sur le Rhin, la base reposant sur les Pyrénées; dont le couvercle sont les départements du Pas de Calais et du Nord, et dont le bec, tourné vers l'ouest, est la Bretagne. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

La valeur de la cafetière se prouve par le bec. Voyons s'il y a quelque valeur dans la Bretagne, le bec géographique de la France.

L'ancienne Armorique est un pays rude, habité par un peuple rude, fort comme sa terre.

La côte de la Bretagne est escarpée. Des baies et des rades nombreuses et profondes, qui la déchiquettent, on a fait des ports de sûreté aux noms pittoresques, bien connus chez les hommes de mer : Brest, Saint-Malo, Douarnenez, Concarneau. Son sol peu profond repose sur le roc. Souvent, le roc lève sa tête et regarde le ciel. Entre les caps de roche, il y a des landes, des bruyères. Avant l'arrivée au milieu d'eux de la bonne nouvelle de l'Évangile, les Bretons étaient des adeptes de la religion druidique.

Le culte avait ses lieux de réunions, où évoluait le rituel, où se déployait le cérémoniel. Les Dolmens, formés d'une pierre plate posée sur deux pierres verticales. L'opinion reçue en fait des lieux de sépultures. Les cromlechs, formés de pierres verticales posées en cercles. Enceinte religieuse, où l'on rendait la justice, où se tenaient les conseils de la nation, où se déposaient les trophées de la victoire et les étendards nationaux. Les menhirs, pierres d'une grande antiquité, aussi dressés par les prêtres druidiques.

Il y a de grands menhirs, il y en a de moindres. Ces monuments sont nombreux en Bretagne. Les landes et les bruyères en contiennent un si grand nombre, que l'on pourrait les comparer à un semis de pierres, jeté sur la plaine par des mains de géants.

Le peuple de l'Armorique est un peuple à part. De descendance celtique, il a conservé les caractéristiques de son origine. De sa terre, de son ciel, de sa mer, de l'ambiance, de l'influence du milieu, des conditions de son existence, ont surgi des qualités, un état d'âme, qui lui sont particuliers.

On dit : têtue comme un Breton. A cela, je ne vois aucun inconvénient... si la tête est droite. Il faut de la fermeté.

Le peuple de Bretagne a une imagination vive, ardente, tenue en éveil par le murmure éternel du vent et de la mer. Il a aussi un large fond de mélancolie provoquée par l'aspect sauvage des collines et des landes, par le ciel gris où règne le brouillard, où s'amoncellent et éclatent les orages.

La Bretagne est le pays le plus catholique de la terre de France. Quand le Breton se donna au Christ, il se donna tout entier et ne s'est jamais repris. Son don de lui-même fut sans repentance, comme les dons de Celui qui l'accepta. La foi des Bretons est proverbiale. Elle a tenu tête à de terribles assauts.

Les monuments de Druides étaient religieux ; les Bretons en firent des monuments chrétiens. Sur les Menhirs, ils installèrent et dressèrent la croix. Sur leur sommet, elle brille, emblème de leur espérance, comme elle brille, symbole de la souffrance féconde du Christ, au sommet de l'obélisque de Néron, sur la Place de Saint-Pierre, où la planta la main du petit cordelier, Félix Pereti, lorsqu'il fut devenu le grand Sixte-Quint.

L'extrémité du Finistère (fin de la terre) est la partie la plus

occidentale de territoire français. Elle est aussi le point le plus rapproché du Canada.

C'est de la Bretagne, de Saint-Malo, que le 20 avril 1534 un fils de Saint-Malo, Jacques Cartier, avec deux vaisseaux et 122 hommes, fit voile au nom de la France pour explorer l'Amérique du Nord.

C'est la Bretagne qui posa le pied de la France sur le sol canadien, qui promena le regard de la France sur les plaines et les monts et fit flotter dans les airs l'étendard fleurdelisé. Par la Bretagne, la France regarde le Canada. Le Canada, fils émancipé, est fier de voir fixé sur lui l'œil de la mère qui lui tailla un si beau domaine dans le Nord de l'Amérique.

-0-0-0-

Lorsque la Société des Sites et Monuments historiques décida de marquer l'emplacement du Fort des Trois-Rivières, saisit-elle la ressemblance entre le Breton et le Canadien? Entre le Breton, que les aventures sur la mer, sur les bancs de Terre-Neuve et d'Islande, attirent, mais qui revient à ses landes et à ses bruyères; et le Canadien qui, lui aussi, est friand d'aventures, que l'on retrouve un peu partout, même en Floride, au Mexique, sur la Côte de Californie, mais qui revient, ou voudrait revenir, sur les bords de son fleuve, ou dans les vallées de ses Laurentides? Entre le Breton qui s'est collé à sa foi, et le Canadien qui en vit, et ne l'abandonne... que pour voir, là-haut, dans le plein de la lumière du ciel?

Comprit-elle que le Fort élevé en 1634 venait un peu tardivement, mais venait, tout de même, pour protéger un lieu de rendez-vous qui existait déjà; que ce fort n'était qu'un rempart, jeté autour de la ville dont Lavolette délimitait l'emplacement, un peu à la manière de Romulus, qui creusa une tranchée sur le Mont Palatin pour marquer les limites de sa ville?

Remarqua-t-elle que la fondation des Trois-Rivières, en 1634, coïncidait avec le centenaire du départ, en 1534, de Jacques Cartier, qui orienta sa nef aventureuse vers les rives du grand fleuve?

Comprit-elle que cette fondation avait été possible, uniquement parce que Jacques Cartier avait tracé son sillon sur la haute mer et sur les terres?

Se souvint-elle, que Jacques Cartier, né à Saint-Malo, était parti de Saint-Malo, au pays de Bretagne, et voulut-elle concrétiser dans le granit, ce souvenir? Je n'en sais rien. Ce que je

sais, ce que je constate, c'est que, dans cette pierre debout à l'angle Nord-Est de l'Hôtel des Postes, il y a l'idée, en raccourci, des vieux menhirs de la vieille Armorique.

Et ce monument, n'eut-il d'autres caractéristiques, devrait être cher aux Trifluviens. C'est quelque chose de la vieille Bretagne, l'œil de la France tendu vers l'Occident, où vit, se développe, et grandit un scion de la vieille France catholique d'autrefois.

Seule, la croix, la croix celtique en est absente!

La Société ne pourrait-elle pas, sans rien déformer, excaver avec soin, sur le sommet, dans le vif du granit du beau caillou, une ouverture et, quelque jour, disons un quatorze de septembre, y enclaver, bien proportionnée à la base, en granit elle aussi, mais d'une couleur plus claire, une belle croix celtique ?

Si jamais ce rêve devenait une réalité, les vieilles croix de Bretagne tressailleraient d'allégresse. Les monuments tout entiers, menhirs druidiques et croix celtiques, enverraient, par-dessus les vagues de l'Atlantique, un baiser à ce frère, qui, aux Trois-Rivières, lèverait sa jeune tête et sa croix neuve sur les bords du fleuve, dont les flots portèrent, voguant vers Hochelaga, le vaisseau du grand découvreur breton.

-0-0-0-

Dans cette pierre, il y a une autre caractéristique qui la rend chère aux hommes du pays, parce qu'elle représente une chose particulière au pays.

A certaines heures du jour, dans de certaines conditions de lumières, sinon,.... oui... toujours, cette pierre sur le côté qui fait face au fleuve, exhibe l'empreinte claire et précise d'un pied surgéant.

Quand vous en aurez le temps, rendez-vous sur la promenade. Partez de l'angle qui surplombe le quai du bateau traversier qui va à Sainte-Angèle-de-Laval, déambulez lentement et examinez la pierre.

Votre vision sera défectueuse, votre imagination sera moins que rudimentaire, si vous ne distinguez pas la forme d'un pied, la forme d'un pied de droite, chaussé d'un mocassin.

Regardons ensemble. Voyez-vous, tout en haut, à droite, la forme du gros doigt, puis, baissant graduellement, la courbure des autres doigts? Distinguez-vous, nettement dessinés, la forme du métatarse, l'image du tarse, l'arche sous le cou-de-pied, et bien en relief, bien en saillie, le talon large et ferme, qui donne

l'équilibre au corps tout entier? Le tout, adouci, mais rendu en quelque sorte plus visible, et plus reconnaissable, par le contour, l'uni, le fini, le collant d'une semelle de mocassin.

Le mocassin a joué un beau rôle dans le pays.

Les pieds des premiers habitants du sol étaient des pieds chaussés de mocassins. Un peu à la manière des fauves, obligés de recourir à la chasse... pour se sustenter, et pour repousser les attaques de l'ennemi invisible et sournois, il leur fallait assourdir le bruit de leurs pas.

Les pieds de nos missionnaires et de nos découvreurs qui pénétraient les solitudes pour prêcher la charité du Christ, et s'emparer du sol, étaient des pieds chaussés de mocassins. Un La Salle et un La Vérendrye, un Taché, un Lafleche et un Lacombe, parcouraient les plaines de l'Ouest avec des pieds chaussés de mocassins. Nos pères, nos vaillants pères qui fauchèrent la forêt pour préparer la fauchaison des blés d'or, travaillèrent avec des pieds bien posés sur la terre, chaussés de mocassins.

Dans le pays voisin (je parle de l'Ouest), je remarque que l'ouvrier est revenu au mocassin. Seulement, il y ajoute, tout de suite, une semelle.

Le mocassin fut la chaussure des découvreurs, des missionnaires et de nos pères. Ce mocassin chaussait des pieds..... d'hommes!

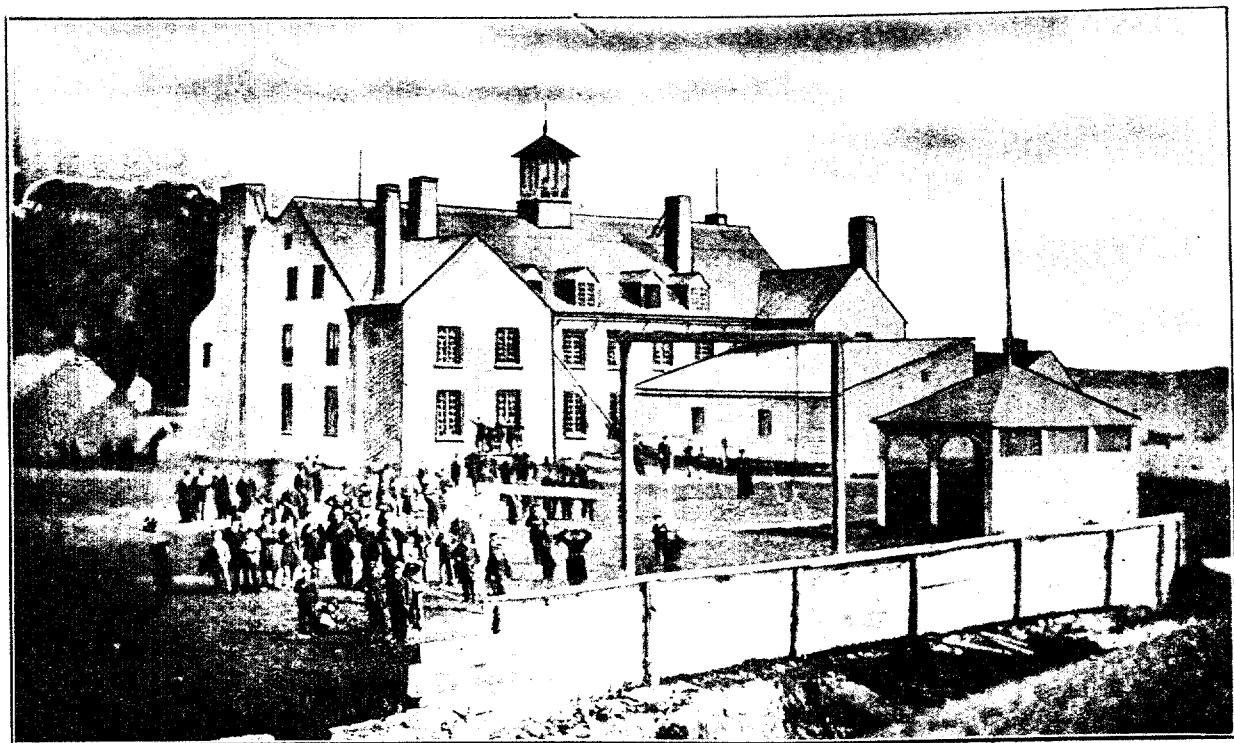
Mocassins de l'Indien, du missionnaire, du découvreur, des premiers colons : tous foulèrent le sol du Platon.

Il convenait que le monument du fort des Trois-Rivières sur le Platon, eût le jet d'un menhir. Il convenait aussi qu'il portât la forme d'un mocassin.

-o-o-o-

En de certaines circonstances, il peut arriver que vous, les jeunes, passiez en procession rue Notre-Dame, et que vous rencontriez sur votre route, le monument des soldats et le monument du Fort. Si l'on vous demande de saluer le monument aux soldats. Oh! Oui... saluez! mais saluez uniquement, les noms que perpétue le bronze des tablettes. Ce sont des noms de braves.

Si l'on vous demande de saluer le monument du Fort des Trois-Rivières.... saluez!.... mais saluez-le tout entier : Menhir et Mocassin ! Peut-être aussi la croix celtique ! Qui sait ?



L'ANCIEN COLLEGE (1860-1874)

Cet édifice, après avoir servi de résidence aux gouverneurs français des Trois-Rivières, fut transformé en Casernes sous le régime anglais. De 1860 à 1874 il servit de collège. Après 1874, le Gouvernement l'affecta au service des Douanes. Il disparut dans l'incendie de 1908.

Mon entrée au Collège

Je me rappelle encore mon départ pour le collège. On en avait parlé longtemps de ce départ! Un conseil de famille avait été tenu. En 73, les temps étaient durs, l'argent court, les ressources brèves. Pourrait-on? Notre maison n'était pas la seule, qui avait vu se dresser ce point d'interrogation. Sous maint autre toit, dans la Province de Québec, il avait tordu son insolence devant les regards anxieux de braves gens, qui pensaient à l'avenir des enfants que Dieu leur avait donnés nombreux, et que leur affection voulait outiller, armer, pour le grand travail, pour le difficile combat de la vie. Dans mon cas, l'affirmative avait prévalu, ou plutôt s'était fait à l'amiable. Il n'y avait que deux personnes qui avaient voix au chapitre.

De bonne heure, par une claire matinée d'automne, la "grise", portant fièrement son harnais des dimanches, avait pris sa place entre les timons de la voiture-tremplin que, pour couper court, l'on dénomme la Planche. Le recordement établi entre les traits et le palonnier, la sous-ventrière bien bouclée, après les adieux (Faites m'en grâce! C'était la première séparation dans la famille!), la "grise" partit dans la direction des Trcïs-Rivières. La conversation languit durant le voyage. Le chef de l'expédition semblait impassible, mais dans le tréfonds de son âme, qui ne s'est jamais livrée, il cherchait, j'en suis sûr, à percer l'avenir. De temps en temps, il signalait: — Voici Yamachiche... Pointe-du-lac... Sur l'autre bord du lac, La Baie..., tu sais, on voit l'église, de la véranda de notre maison... regarde. Le chemin du roi a décrit un arc... Nicolet... le Port Saint-François.— Je regardais les façades des églises qui avaient l'air de me suivre des yeux.

Nous entrons dans la Banlieue.— Elle me parut désolante, longue, interminable, cette Banlieue. Pas d'arbres, quelques maisons sur le bord de la route. A gauche, le coteau de Sainte-Marguerite. A droite, presque à la portée de la main, les sables de la grève et la moire du fleuve.

Au bas? La cathédrale! Elle me sembla grande, très grande. Elle me donna une première impression de la grandeur. Par-dessus les maisonnettes primitives au pied desquelles ve-

naît mourir la plaine de la Banlieue, au dessus des maisons un peu plus prétentieuses, sa façade se détachait, claire dans le bleu. Les arbres encore jeunes du Carré Champlain n'avaient pas assumé leur inexplicable apparence de haute futaie. La cathédrale était, dans le temps, l'EDIFICE DE LA VILLE, celui qui annonçait au voyageur: Trois-Rivières.

Voici le Platon ! Le collège ! — Sur le Platon des élèves criaient et couraient. J'ouvris de grands yeux. Le chef de l'expédition obliqua vers un hôtel et loua une stalle temporaire pour la grise.

Lorsque la grise eut fini de mâchonner son avoine, les membres de l'expédition, lestés d'un diner fruste, se rendirent aux casernes que le chef avait désignées en disant: Le Collège !

A leur arrivée, la cour était déserte et le silence régnait dans la maison. L'étude absorbait les élèves.

Nous étions en retard pour notre entrée. Les délibérations s'étaient prolongées et la décision avait été prise trop tardivement pour nous permettre de prendre place dans les rangs au jour marqué.

A la porte, coup de sonnette. Un domestique nous introduisit dans les appartements du Procureur.

Le collège avait un procureur. Si les élèves étaient des anges, la fonction de procureur n'aurait pas sa raison d'être. Mais les élèves des Trois-Rivières, en 73, n'étant pas des anges, il en fallait un. Il semble même que c'est une tradition dans tous les collèges. Le collège des Apôtres avait le sien. Il tourna mal.

Le procureur du Collège de Trois-Rivières honora toujours sa fonction. Avec les cent dollars que la munificence souffreteuse du Collège lui comptait, centime par centime, pour son traitement, il réussissait à boucler son budget personnel. Il éprouvait plus de difficultés à conserver l'équilibre du bilan de l'institution.

Le procureur, se nommait Richard (Louis). Il déplia lentement les certificats présentés, attestant que j'avais pataugé dans "l'Építome" et le "De viris" et que j'avais échappé aux fondrières... en me cramponnant désespérément aux règles de la grammaire latine de Lhomond.

En 73, Richard, était un homme de 35 ans. Taille au-dessus de la moyenne, nulle tendance à l'embonpoint, mouvements

pesés, calculés, face impassible, un peu glabre. Ce qui dominait en lui, c'était l'oeil.

Il y avait de tout dans cet oeil là ! De la bonhomie et de la malice, une bonne malice, du nonchaloir et de l'ardeur, de l'insouciance et de l'intérêt, de l'ombre et du feu. Cet oeil était petit mais il avait du champ.

Jusqu'à ce moment, j'avais eu peu de relations avec les prêtres. A l'exception du curé de la paroisse et de son vicaire je n'en n'avais rencontré aucun. J'en avais remarqué quelques-autres, évoluant dans le sanctuaire de la vieille église aux jours des grandes fêtes. C'était tout. J'éprouvais de la curiosité.

M. Richard appuya sur une clochette à piston. Un concierge entra. Il lui dit un nom. Quelques instants après, un autre prêtre apparut. Il nous le présenta: C'est le Directeur du Collège, M. Rheault. Je remarquai un contraste frappant entre les deux hommes. M. Le Rheault était un homme petit mais replet. Son visage rose était zébré de filets rouges, courant à fleur de peau sous l'épiderme des joues. Ses yeux bleus pétillaient presque toujours; sa bouche, rarement, se départait d'un sourire qui lui était habituel.

-o-o-o-

L'expédition se replia vers la voiture et procéda au déménagement ou plutôt à l'emménagement de mon fourniment. Il était succinct.

Les élèves n'ont aujourd'hui aucune conception de la vie réelle. On leur fait trop belle la vie de collège. Ils arrivent avec des malles—Saratoga—et on les installe dans des lits de fer bien peints, parfois émaillés, pareils de forme et de dimensions, symétriquement alignés, dans des dortoirs grands comme des manèges militaires.

Primitivement, les malles n'existaient pas; nous avions des coffres en bois. Au collège de Montréal, il m'en souvient, le règlement annonce que "de temps en temps, sera conduite une inspection des coffres." Je vois d'ici, la main d'un Curat-teau... inscrivant en 1767 le mot "coffre" dans le règlement qu'il rédigeait pour sa maison. Il décrivait ce qu'il voyait, et ce qui servait. A Saint-Sulpice de Montréal tout comme à Saint-Sul-

pice de Paris, et de partout, du reste, on est conservateur. On garde (et on fait bien) les vieux mots et les vieilles coutumes sacrés par le temps. Pourquoi pas ? Les vieux mots et les vieilles coutumes ont un parfum et une saveur que les mots nouveaux et les usages modernes n'acquerront pas de longtemps. J'avais un coffre en bois qui contenait mes pauvres effets.

Il n'y avait pas de lit pour me recevoir. Comme les autres, j'avais apporté ma couche, un lit de sangle fait d'un morceau de coutil attaché à deux longues pièces de bois soutenues par des pieds ou jambes qui se croisent.

Si vous avez vu le meuble, vous admettrez que la définition est parfaite. Moi, je l'ai vu et j'en ai usé. Deux années durant, sous les combles des Casernes ei dans le dortoir du Collège neuf, j'y ai étendu mes membres fatigués.

-0-0-0-

Dans l'après-midi, vers les quatre heures, l'équipage qui nous avait transportés, mon compagnon et moi, s'étant débarrassé de son lest, était prêt pour le départ. La grise en avait assez de la ville. Le chef de l'expédition nous fit quelques recommandations, nous serra la main, saisit les rênes, sauta dans la voiture et : Hue! la grise. Tout disparut à la rue des Forges. Je me sentis perdu, exilé, en pays étranger. Je pensais à celui qui tenait les rênes. Je le suivais, en imagination, dans son voyage de retour. Avec lui, je refaisais, à rebours, l'ennuyeux trajet de la Banlieue... La Pointe riait toujours en regardant le Lac... L'église de La Baie tenait ses yeux ouverts sur le couchant où le soleil allait disparaître. Yamachiche s'enténébrait derrière le rideau des arbres... Rivière-du-Loup reconnut l'équipage allégé.

L'imagination va vite. Dans l'espace d'une heure, j'avais vécu tous les détails noté toutes les étapes de ce retour. Deux heures avant la fin... de l'expédition, j'avais secoué le gros de ma mélancolie; en répétant le mot célèbre: "alea jacta est", sur l'invitation d'un régent, je m'étais tassé dans les rangs.

J'entrais dans une vie nouvelle ! Une porte, ouverte devant moi, me laissait entrevoir des perspectives... Lorsque le chef de l'expédition réintégra le foyer familial, une douce voix, qui tremblait encore un peu, questionna: "Et le petit ?"....

Le Collège en 1873

Le collège, à cette époque, avait meilleure apparence que ne l'indique le cliché, parce qu'il avait plus de volume. La gravure nous montre, à droite, un bâtiment embryonnaire, auquel il ne manque qu'un mur d'appui, pour être un apentis. Le bâtiment avait disparu ou bien s'était transformé.

L'annexe en bois, propriété du Collège, était alors plus longue et plus haute. Elle avait trois étages. Elle fut plus tard transportée à l'extrémité est du Collège ouvert en 74.

Je ne suis jamais monté aux étages supérieurs. Qu'y avait-il là-haut? Un dortoir? Oui. Des classes? Peut-être.

Au premier étage, en France on dirait au rez-de-chaussée, trois salles de classes s'étaient approprié tout l'espace.

La première, attenant aux casernes, c'était la classe de Quatrième. Grenier, Edmond, y trônait. Suivait la classe de Troisième. Brunel, Edouard, en était le roi.

Dans le mur qui séparait les deux classes, une ouverture avait été pratiquée et dans cette ouverture, mais l'obturant complètement, avait été installé, pour adoucir la température des deux salles, un poêle en fonte, ceinturé de briques. Sa bouche s'ouvrait dans le domaine de M. Brunel; sa croupe n'était pas loin du trône de M. Grenier,

Sur chaque extrémité du poêle, était placé un vase plein d'une eau qui redeviendrait vapeur. Les deux bouilloires en fer-blanc, les becs tournés l'un vers l'autre, se faisant vis-à-vis mais incapables de se regarder, attendent le moment où un chef d'orchestre invisible, réveillé par l'ardeur du feu, donnera le signal d'attaquer le chant de la chaleur, quand le besoin s'en fera sentir.

La gravure reproduit les "Casernes" telles que nous les avons vues. A l'angle de gauche qui regarde le Château Bleu et le Trésor, se voit un espace dépourvu de grandes fenêtres. Il y a bien, vers le

haut, un embryon de fenêtres, mais il était recouvert d'un treillis de fer résistant. Cet espace libre ou caparaçonné était l'unique jeu de balle au mur.

En face de ce mur, je rencontrai pour la première fois M. Edmond Grenier, le professeur de Quatrième. L'œil au guet, svelte, léger, il ne perdait pas de vue la balle évasive et fugace. Lorsqu'elle envahissait son territoire, d'un bond, il lui barrait le passage et, de sa main leste et rapide, il la renvoyait sur le mur d'où elle s'était élançée dans le vain espoir de le surprendre en faute et de le narquer.

Lorsqu'on lui présenta son nouvel élève, il ne manifesta aucun étonnement. Il en avait vu d'autres. Il l'accueillit cependant, avec une exquise politesse, lui rappela qu'il le rencontrerait en classe et riva son attention sur la balle qui frémissait du désir de lui échapper.

-o-o-o-

Les vieilles CASERNES ! Voulez-vous que nous les regardions ensemble?

Avant de regarder la gravure des casernes, il faut reconstruire leur milieu, reconstituer leur ambiance, ressusciter leur rôle, remettre bien au point, dans notre esprit, l'idée qui leur a donné l'existence, la part qu'elles ont assumée dans le développement du district trifluvien, et partant, du pays tout entier, dont Trois-Rivières n'était pas une quantité négligeable.

Recomposons donc le Platon historique, sa superficie irrégulière, son élévation au-dessus du terrain circonvoisin, au-dessus du niveau de la rue du Platon, de la rue Notre-Dame, de la rue du Château, au-dessus du boulevard et du fleuve. Il ne faudra pas oublier la proximité de la vieille église, dont les casernes avaient été si longtemps voisines. Eglise et casernes, deux vieilles amies qui s'étaient, durant un long espace de temps, regardées, visitées, entr'aidées.

Les casernes, c'était tout un passé qui avait vécu et voulait vivre encore.

Une foule d'événements déjà lointains, mais vivants toujours, le souvenir des Trifliviens, créaient autour du bâtiment une

atmosphère et une ambiance, que j'appellerai spirituelles, par opposition à l'atmosphère et à l'ambiance purement matérielles.

Décidément, je préfère les Casernes à l'Hôtel des Postes. Elles ont leur style, leur cachet, leur caractère propre. Il y a des lignes, il y a des ailes, il y a des cheminées opulentes; il y a des fenêtres qui contemplent et des lucarnes qui observent. L'octogone du clocheton, coiffé de son toit que surmonte une pointe, n'est pas dépourvu d'élégance. L'on n'avait pas omis d'appliquer aux cheminées des échelles, pour faciliter le travail du ramoneur. Dans le vieux temps, on pensait à tout et à tous. Sur les murs recouverts de ciment, une couleur uniformément appliquée, ni trop blanche, ni trop grise: un juste milieu entre le trop ciard et le trop sombre.

Les casernes avaient leur histoire. Sur leur sommet avaient flotté deux drapeaux, la Fleur de Lys et le Lion et l'Unicorne.

Sous les deux dominations de France et d'Angleterre, des Gouverneurs de Trois-Rivières y avaient séjourné. Des troupes de ces deux nations y avaient successivement pris leurs quartiers. Plus tard, des hommes en formation y avaient passé les années de leur préparation au rôle que la Providence leur destinait, au milieu de leurs concitoyens.

Durant le cours de leur existence, des soirées de gala y avaient assemblé l'élite de la population du pays, des hommes d'Etat s'y étaient concertés, pour promouvoir les intérêts matériels; des hommes d'armes y avaient formulé des plans de campagne, pour protéger et défendre les vies et les personnes; des troupiers au cœur vaillant s'y étaient exercés au maniement du fusil et de la baïonnette et en dernier lieu des élèves à l'esprit et au cœur ingénus y avaient pris, sous l'égide de la religion, un contact plus intime avec le Vrai et le Beau, dans la poursuite d'une véritable et complète éducation.

Aux éclats de la joie des soirées, aux délibérations parfois orageuses et mouvementées des chefs, au retentissement des commandements militaires, au cliquetis des armes, avait succédé le frifelis de l'étude et de la prière.

Ces casernes avaient vécu toute une histoire. C'était une belle histoire, où avaient figuré des personnages représentant leur gouvernement, des officiers, des soldats et des hommes qui furent

les pères de la race sur cette terre des Trois-Rivières. Les vieux murs, s'ils avaient eu le don de la parole, auraient pu raconter bien des choses, relater bien des faits, faire revivre devant nos yeux de nobles caractères, de belles figures d'hommes.

Ces vieux murs n'avaient rien perdu de la force de leur prime jeunesse.

Lorsqu'on les construisit en 1723, LOUIS XIV était, depuis huit ans, descendu dans la tombe, mais les splendeurs de son règne étaient encore loin de leur crépuscule.

Lorsqu'on les démolit, en 1908, après le grand incendie, le pic de l'ouvrier rencontra de la résistance. Le ciment français et catholique du XVIIIe siècle, qui avait contracté avec la pierre de nos champs une alliance presque deux fois séculaire, ne vouloit pas entendre parler de divorce. — On le lui imposa contre son gré.

Virgile parle des larmes des choses. C'est une belle conception poétique. Si Virgile a pu dire que les choses ont leurs larmes, je prends la liberté de dire, avec un autre poète, qu'elles ont une âme qui s'attache à notre âme...

Cette âme est la résultante du souvenir des êtres, des vies, des actions, des affections, des élans de joie et d'aspirations, du souffle qui fut l'esprit des vivants; tout comme les larmes des choses ont pour composantes les retombées des deuils et des séparations, les insuccès définitifs, l'écroulement prévu, se développant graduellement et s'étalant à la face du soleil, total, irrémédiable.

Lorsque la séparation se fut accomplie définitive, les parcelles du ciment et de la pierre furent jetées aux quatre vents du ciel. Mais leurs vieux cœurs avaient exulté avant l'exécution du décret de démolition. Ils s'étaient réciproquement communiqué une secrète et douce espérance: "La Province de Québec, avait dit le ciment, est un pays qui se souvient. Elle n'oubliera jamais la foi de ceux qui nous ont unis. Elle n'oubliera pas non plus la note française qui marqua notre origine; non pas certes, parce qu'elle est française, mais parce que, au temps de notre alliance, française vouloit dire catholique". Et la pierre avait répondu: "Tu as raison Vieux! Allons dormir où que l'on nous mette. Je sens, je sais que les fils seront dignes des pères, ils seront loyaux à Dieu et au pouvoir qui les régira. Car vois-tu? la religion catholique est la plus grande école de respect qui soit au monde."

Vie religieuse

Le soir de mon arrivée, durant les moments de demi-silence, après la récréation du soir, je demandai à mon voisin : "Où allons-nous à la messe?" LEON (Lamothe), c'était mon voisin, me dit : "Ici." Je pensai : On commence à me mystifier.

Il lut dans mes yeux mon étonnement. — Mais oui, te dis-je. Et, du doigt, désignant une porte à deux battants, dont la blancheur faisait tache sur le gris sale du vieux mur : — Tu verras demain matin.

La clochette sonna. Après la prière, je jetai en sortant un regard sur le large cadre de la porte. Je pensai aux vieux ors de la vieille église de Louiseville. Serait-ce possible?

Le lendemain matin, descente à la salle de Récréation-Exercices.

Les deux battants de la porte blanche étaient grand ouverts. Un petit autel, peint lui aussi en blanc, avec quelques rares filets d'or, occupait le fond d'une étroite alcôve, à la droite de la tribune du régent.

Sur l'autel, des nappes, un missel sur son pupitre, des chandeliers où des cierges étaient piqués, et un calice déjà recouvert du voile.

Pas de mystification. C'était bien vrai.

L'élève sacristain alluma deux cires. La prière achevée, le Directeur entra. Il monta à l'autel, revêtit les ornements sacrés, vérifia les signets du missel, descendit l'unique degré : et après le signe de la Croix qui ouvre le grand drame, il récita :

Introibo ad altare Dei.

Le servant répondit : Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Dieu et les jeunes ! Dieu, joie de la jeunesse !

Quand la clochette tinta pour l'élévation, je m'étais réconcilié avec le lieu et le dénûment. Le Dieu qui était descendu sur la paille baveuse de la Crèche voulait bien descendre dans cette salle vieillie, aux murs maculés par l'inévitable contact des habits.

Des êtres frustes avaient été, après Marie et Joseph, ses premiers adorateurs dans l'étable. Les élèves de 73 étaient loin d'être, aux yeux du monde, des personnages considérables.

Le grand mystère de foi s'accomplit, avec plus de piété peut-être, que dans les grandes et somptueuses églises.

L'idée de célébrer les saints mystères hors de l'église m'avait d'abord frappé d'étonnement, de stupeur.

Il se peut que quelques-uns des élèves alors présents, devenus missionnaires sur les plaines, ou dans les gorges des montagnes de l'Ouest, aient célébré la sainte messe dans des lieux qui n'étaient ni plus riches ni mieux meublés que la chapelle improvisée du collège dans les Casernes.

-o-o-o-

Lorsque venait le jour de la confession mensuelle, un samedi, la communauté émigrail dans l'église de l'Immaculée-Conception. Cette vieille église a disparu, rasée par l'incendie.

Après les prières préparatoires, l'examen de conscience, la fervente supplication pour la contrition, les élèves, tour à tour, disparaissaient dans la guérite des confessionnaux, où siégeaient les prêtres de la Maison.

Ils racontaient leur petite histoire. Le pardon de Dieu tombait sur leurs têtes inclinées. Et lorsqu'ils sortaient, la paix de leur conscience paraissait plus profonde qu'auparavant.

Le lendemain, messe et communion générale dans la vieille église.

A l'heure de la grand'messe, chaque dimanche, la communauté se rendait à la cathédrale, dont les cloches jetaient éperdument, de toute la force de leurs cris, l'appel de Dieu au peuple pour la célébration de son jour.

La communauté se plaçait sur des bancs, dans le couloir

central. D'aucuns entraient dans la sacristie et se prévalaient du privilège d'endosser le surplis.

Les vastes nefs se remplissaient de fidèles. Le clergé défilait et occupait les stalles de l'ample sanctuaire.

Sur l'autel, et autour de l'autel, les officiers du Sacrifice évoluaient et chaque fois qu'ils l'approchaient ou passaient devant lui, ils faisaient un beau salut à l'évêque, noble et imposante figure, debout ou assis sur son trône adossé au mur du côté de l'épître.

Le soir, autre visite à l'église de l'Immaculée-Conception. Après la récitation du chapelet, le Supérieur, dans un langage châtié, académique, donnait une instruction sur la vie chrétienne. La Bénédiction du Saint-Sacrement suivait. C'était pour la journée, le dernier salut officiel, public. Salu de Dieu à l'âme, de l'âme à Dieu!

Le dimanche, dans l'après-midi, présidée par le préfet des études, se tenait une séance de catéchisme. La leçon journalière ne suffisait pas. Le jour de Dieu appelait une leçon qui avait Dieu pour objet.

Cette séance s'ouvrait par la lecture ou la récitation de l'évangile du jour. Quelle clarté projettent dans l'âme les paroles du saint Evangile! C'est le grand flambeau qui éclaire le monde. C'est le flambeau qui éclaire tout homme venant en ce monde.

A treize ans les yeux de l'élève sont grand ouverts. Ils peuvent absorber un plus grand nombre des rayons de cette lumière.

Je me rappelle l'impression produite par l'évangile du premier dimanche de l'Avent et ceux des dimanches qui suivent. Les esprits avaient déjà été réveillés par l'évangile du dernier dimanche après la Pentecôte. Ils saisirent plus clairement l'annonce du jugement dernier, précédé par le grand cataclysme qui ébranlera tout : le soleil, la lune, les étoiles, la terre, la mer, les hommes, les Puissances du ciel. Tout cela pour préparer la royauté finale, définitive, de Dieu sur les êtres libres.

L'évangile du deuxième dimanche de l'Avent met en scène un homme unique, extraordinaire, qui s'est arrogé une mission unique, extraordinaire. Les foules l'ont vu descendre des hauteurs et de la solitude du désert.

C'est Jean, le fils de Zacharie.

Etre étrange, inculte, une peau de chameau sur les épaules, une ceinture de cuir autour des reins, rude envers lui-même, rude envers les autres, l'œil en feu, la voix haute, il s'était dressé sur les bords du Jourdain, et il clamait : Pénitence!

Troisième dimanche de l'Avent. Encore le Christ et Jean. Dans l'évangile du second dimanche, Jean avait été mis en vedette par le témoignage du Christ. Aujourd'hui, Jean met le Christ en première place. Il le situe en pleine lumière.

Imaginez une voix sympathique, intelligente, racontant ces scènes, avec les paroles mêmes du Livre!

L'emprise s'établissait. Nous écoutions. Et, dans le vague, devant nous, nous regardions, songeurs.

Quatrième dimanche de l'Avent. Toujours sur la scène, la grande figure de Jean, le fils de Zacharie.

Et quelle solennité dans le prologue. L'évangile lui assigne sa place dans l'Histoire du monde. C'est la quinzième année du règne de Tibère César ; Ponce Pilate gouverne en Judée, Philippe, son père, en Iturée et la Trachonite, Hérode dans la Galilée, Anne et Caïphe sont grands prêtres.

La parole de Dieu a retenti à l'oreille de Jean. Il vient, du désert, dans le pays du Jourdain. Et, dans ce désert, plus fauve, plus sauvage que l'autre parce que peuplé, non par des bêtes comme là-haut dans la Judée, mais par des hommes, il crie : Préparez, redressez, comblez, abaissez, rectifiez, le chemin du Seigneur. Puis, la clameur finale, nette : Toute chair verra le salut de Dieu.

Lentement, soulignant, scandant les mots, le Préfet des Etudes, le doigt levé vers le ciel, disait : Il va venir le salut de Dieu. Commentaire simple, succinct, mais éloquent.

Nous l'attendions, ce salut!

L'élan était donné ! Tout l'être de l'élève vibrerait, tourné et tendu vers Dieu.

Pour finir, on disait à l'élève : Tu vois le terme. Il est glorieux.

La montée est longue et difficile. Sois un homme. Marche vers l'étoile du ciel, comme les Mages marchèrent vers l'étoile de Bethléem. Eux, ils arrivèrent. Comme eux, tu arriveras, et tu verras Dieu et son salut.

Au temps de la chandelle

Le chandelier a toujours joué un rôle important. Les saintes Ecritures signalent, dans le temple de Jérusalem, un chandelier à sept branches. Dans l'Apocalypse, saint Jean mentionne un certain chandelier, menacé d'un déplacement sommaire et définitif. Le bon Maître enseigne que la torche allumée doit être placée sur le chandelier, pour qu'elle luise.

Dans l'étude du Vieux Collège, la lumière partait du chandelier. Rappelez-vous l'article. Une espèce de soucoupe: sur le rebord, soudé, un "cercelet" pour la manoeuvre; au centre de la soucoupe, une tige debout; dans le creux de la tige, en guise de moelle, un minuscule plateau commandé par un bouton glissant dans une rainure. Un coup de pouce: le plateau s'abaisse pour hospitaliser une chandelle fraîche; une pression de l'index: le plateau remonte, quand la chandelle se fait brève.—Bâti de fer-blanc, trapu, solide, c'était un chandelier primitif, mais bon à l'usage.

En 73, au Collège, pour l'éclairage nous avions la chandelle, la vraie, la chandelle de suif.

L'éclairage à la chandelle a sa poésie. La chandelle est un point de ralliement familial. Elle rassemble les unités de la famille. Son rayonnement circonscrit, rapproche, les têtes et les coeurs. Dans un foyer chrétien, les têtes y trouvent profit, les coeurs aussi. Tous les membres communient au même ordre d'idées saines et fécondes. La force de l'un s'unit à la force de l'autre et les plus forts soutiennent ceux qui le sont moins. Cette poésie était absente de la salle d'étude. Là, il n'est pas bon que les têtes se rassemblent. Chacune a son terrain particulier d'action. C'est le champ clos de l'élève et du livre. Toutefois, il s'en dégageait une autre, plus subtile mais appréciée et goûtée par les élèves à l'imagination éveillée. L'étudiant qui venait de la campagne y retrouvait un camarade, un compagnon de jeux, Le suif avait eu la vie. Sur les prés verts, il avait fait les cent pas avec les bestiaux lourds et langoureux, il avait bondi avec les

brebis et les agneaux. La boucherie avait abattu la bête. Sa graisse restait, privée de vie, mais utile. L'écriture en fait grand cas. Vivante, elle avait pourvu au bien-être de l'animal; morte, elle se prêtait au service de l'homme. L'homme s'en était emparé; il l'avait travaillée, façonnée, et voici que ce suif devenait lumière. On aurait pu l'employer à des usages moins glorieux

Le Bon Maître enseigne qu'il faut mettre la torche sur le chandelier, afin qu'elle luise pour tous ceux qui sont dans la maison. Fonction trop vaste pour une seule chandelle, partant, impossible dans l'étude. Pour deux élèves, il y en avait une, qui, sous des angles différents, enluminaient les visages. Lorsque nous entrions dans l'étude, toutes piquaient leur flamme dans l'obscurité. Qui les avait allumées? Un domestique? Un élève? Un surveillant? Mystère.... Ce qui est clair, c'est qu'elles éclairaient.

J'ai encore sur la rétine de ma mémoire, la silhouette de l'allumeur de réverbères. C'était un fonctionnaire, quelqu'un! Lorsque le soir assombrissait les choses, il partait au pas gymnastique, avec, sur l'épaule, l'outil: une perche, armée vers le haut d'un double crochet et surmontée d'une torche treillissée de métal. Au pied du réverbère, coup de crochet, bascule d'un levier, ouverture d'un bec, fuite du gaz qui bruissait, et, au contact de la flamme, prenait feu; affaire d'un instant. Puis homme et outil reprenaient leur marche, toujours au pas accéléré.....parfois, ils couraient.

En 73, l'allumeur de réverbères était, sur la rue, une entité vivante et agissante. En 73, dans l'Etude, l'allumeur de chandelles, ponctuellement, à l'heure règlementaire, brandissait sa mèche et multipliait les points lumineux, C'étaient deux frères d'armes bataillant contre les ténèbres.

-o-o-o-

Dans l'étude, pour circuler, il fallait adopter la file indienne. A la queue leu leu, par des couloirs diminutifs, et des sentiers à peine tracés entre les tables-pupitres, après des heurts inévitables, l'on arrivait à sa place.

La prière au Saint-Esprit récitée, (Quel grand besoin nous avons de ses lumières!), les pupitres s'ouvraient, les livres sortaient de l'ombre, et les couvercles retombaient, se relevaient pour retomber de nouveau, bruyamment. Minute de vacarme,

sans rythme ni mesure. Piétinement de jeunes poulains sur un pont sans issue.

La première fringale d'étude apaisée, le devoir bâclé à la diable, la leçon du lendemain ébauchée, l'on se hasardait à jeter un coup d'oeil autour de la salle. Elle présentait un spectacle un tantinet grotesque et inquiétant. Ce n'était pas de l'ombre, ce n'était pas de la lumière. C'étaient des taches de lumière sur une pénombre. A la Rembrandt !

Durant la séance qui précédait le couvre-feu, cette impression s'intensifiait. La respiration des élèves, l'évaporation de la sueur sur les chairs moites, l'essorage des habits, la fumée des lumignons, se mélangeaient, se mariaient, et formaient une buée qui flottait, rasait les pupitres et s'élevait au-dessus des têtes. Les figures, ou trop crûment éclairées, ou trop lourdement ombrées, prenaient, dans l'indécis de la buée, des tons étranges, irréels. Les mouvements, même les plus simples, dont l'on ne pouvait percevoir le motif ni le terme, avaient un je ne sais quoi d'inattendu, d'automatique, de déconcertant.

-o-o-o-

La chandelle avait des avantages. Elle présentait aussi des inconvénients. Elle nous éclairait, mais elle permettait au surveillant de voir. Car, nous avions un surveillant. Hélas ! nous en avions deux, qui se relevaient : Barolet (Charles-Adélar) et Chapdelaine (Henri). Hein ? Quoi ? Allons donc ! On dit bien : Bossuet et Fénelon ; pourquoi ne dirais-je pas Barolet et Chapdelaine ?.... Ils sont morts tous les quatre ; tous les quatre ont fait leur stage ; ils appartiennent à l'histoire. Du reste, les hommes, les vrais, abdiquent leurs titres devant la mort.

Donc, nous avions deux surveillants, Barolet et Chapdelaine. Barolet était le titulaire ; Chapdelaine, l'aide, l'assistant.

Ces deux hommes laissèrent une profonde impression sur nos âmes de galopins, parce que c'étaient des CARACTERES nettement dessinés, fortement accusés, bien en relief.

L'un était l'antithèse de l'autre. BAROLET était un nerveux : tête anguleuse, rejetée en arrière, cheveux noirs, raides et bien plantés, oeil largement ouvert et toujours en action ; démarche vive, saccadée, air dominateur. Quand il montait à la

tribune, il avait l'apparence d'un justicier. CHAPDELAINÉ était un lymphatique: tête légèrement inclinée, chevelure noire bouclée, mais peu sûre d'elle-même; forte charpente, avec promesses de développements, mouvements lents et mesurés, face arrondie.....L'on aurait été tenté de la trouver un peu bon-enfant, n'eut été une paire d'yeux noirs, petits, mais perçants et sureteteurs. Lorsqu'il montait à la tribune, il créait l'impression d'un policier subalterne, averti et mûdré, avec lequel il fallait compter.

Barolet faisait-il sa ronde de surveillance? On le savait; le talon de son soulier le trahissait. Un tympan un peu exercé pouvait le situer exactement à l'endroit où il était parvenu. Avec un brin d'empire sur soi-même, l'on pouvait éviter le pincement de l'oreille qu'il administrait, sans lésinerie, lorsqu'il constatait un accroc à la discipline.

La ronde de Chapdelaine s'exécutait sans bruit. Ses pieds, copieux pour supporter sa robuste carrure, gisaient dans des pantoufles à la semelle d'un feutre généreux. Il y avait du félin dans sa démarche. On ne le voyait plus à la tribune? Où était-il? Problème!... Si, poussé par la curiosité, l'on tournait la tête généralement, il était là, derrière, et l'on recevait une amicale, pichenette, qui signifiait: Front! Fixe! Et l'on fixait.

Chose singulière! Ces deux hommes, partis de points diamétralement opposés, obtenaient des résultats identiques. Les moyens différaient, le produit était le même: bon ordre, belle discipline.

A l'heure de la relève, après s'être salués, les deux hommes se croisaient dans l'étroit couloir. Nécessairement les coudes se frôlaient, et les malins disaient, sotto voce: LES EXTREMES SE TOUCHENT!

L'association, dans une même fonction, de deux hommes si dissemblables était une trouvaille de l'administration.

-o-o-o-

Ils sont partis les deux braves surveillants de nos études à la chandelle!

J'aime reconstituer dans ma tête et dans mon coeur leur arrivée à la Porte du Paradis. Ils avaient gardé leurs bonnes fa-

ces orientées toujours vers la Patrie. “*Facies euntis in Jerusalem.*” A leur mort, tout naturellement, ils prirent dans la même direction.

Chapdelaine, plus flegmatique, vit à la porte deux personnages. Il soupçonnait que l'un était saint Pierre et reconnu, chauve comme la sienne, la tête de saint Bruno. Il fit un signe au saint Fondateur et Bruno dit à Pierre que Chapdelaine avait longtemps enseigné les jeunes au Séminaire St-Joseph, et qu'il les avait quittés avec regret, uniquement pour vivre tout seul avec Notre-Seigneur, dans une silencieuse cellule de Chartreux.

Saint-Pierre ouvrit la porte et Chapdelaine entra.

Le nerveux qu'était Barolet avait toujours, en dépit d'une bonne camaraderie et d'une jovialité d'excellent aloi, pensé à son arrivée dans l'éternité avec un effroi un peu exagéré. Il ne se contentait pas d'une orientation virtuelle, d'une préparation HABITUELLE, il y travaillait ACTUELLEMENT. Souvent et longuement, en égrenant son Rosaire, il avait eu, sur ce sujet, des entretiens intimes avec la Noble Chatelaine du Paradis. Il lui avait fait part de ses frayeurs, il l'avait priée de s'occuper de son cas. Il l'avait suppliée de déléguer saint Alphonse à sa rencontre. Il avait poussé l'audace, jusqu'à demander à la Bonne Dame de rappeler au Saint, que lui aussi, avant son départ, avait eu la frousse, mais là! une frousse.....

Le jour vint. Barolet, tremblant beaucoup, les yeux ouverts grands comme ça, partit vers les hauteurs. Devant la porte: saint Pierre debout, les clés à la main. Oh! ces clés, s'il les tenait lui!.... A la gauche de saint Pierre, un pas en arrière, par respect, saint Alphonse. Barolet le reconnut à ses épaules voutées et à sa tête qui retombait sur sa poitrine; (le saint avait repris son apparence de souffrance terrestre pour rassurer Barolet).

Barolet le regarda avec des yeux qui en disaient long. Saint Alphonse fit deux pas: “Saint Pierre, c'est Barolet. Il a été plusieurs années maître d'étude à la chandelle, dans les Casernes, sur le Platon....vous savez?....Après son ordination, il s'appliqua au ministère paroissial.”—Saint Pierre interrompit, un peu sèchement: “C'eut été mieux de rester avec les jeunes...plus méritoire.”—“Mais, il se fit Rédemptoriste, et si vous saviez ce qu'il en a dit des vérités aux gaillards canadiens, depuis Sault Ste-Marie jusqu'à Gaspé, même à ceux des Etats, de Chicago à Salem, dans le Massachusetts!”

Saint Pierre prit une clef et l'introduisit dans la serrure; le père grinça et la porte s'ouvrit. Saint Alphonse, immobile, faisait mine de céder le pas à saint Pierre qui attendait pour "interviewer" un nouvel arrivant. Craignant un revirement d'opinion, Barolet donna du coude dans les côtes de saint Alphonse et tout bas : Père, mais avancez donc.... je vous suis !

Ils entrèrent...Et, comme Chapdelaine, Barolet vit... ce que, je l'espère, tous deux voient et verront éternellement!

-0-0-0-

Rue Laviolette, se parachève la construction d'un splendide Séminaire. Dans les salles d'étude, il n'y aura, ni chandelier de fer-blanc, ni chandelle de suif. Des mazdas, dernière élégance, feront ruisseler la lumière électrique sur les pupitres et les têtes.

Les têtes en verront-elles plus clair?

Ebats collégiaux

En 73, nous avions des récréations. J'ai pu en mentionner quelques-unes. La cour n'était pas grande, les exercices n'étaient pas très variés, mais il y en avait suffisamment.

J'ai vu des élèves tenir, dans l'angle aigu de leur jambe recourbée, la barre fixe du trapèze, et tourner autour de cette barre, avec une vélocité qui me surprenait. Je n'ai jamais essayé de les imiter. Je tournais sans doute, mais uniquement dans ma tête. Les études me donnaient assez de vertige.

En ce temps-là, Elie était devenu (je ne sais comment?) possesseur d'un vélocipède. Il n'y en avait pas d'autre que le sien. Cette possession le mettait bien en vedette, en faisait un personnage. Etre possesseur d'un vélocipède en 73 !... Pensez-y!

La génération présente, qui a enfourché et qui enfourche encore la bicyclette, pourrait difficilement se faire une idée claire du vélocipède de 73. Vous ne l'avez pas vu? Moi, je l'ai vu. C'est un privilège que l'ancienneté m'a conféré.

La bicyclette moderne est une raffinée. Elle a deux roues égales, entre lesquelles sont posées la selle et les pédales. Ces pédales, placées à la partie inférieure du cadre qui relie les roues, actionnent au moyen d'une chaîne sans fin la roue de derrière. La roue de devant dirige le mouvement au moyen du gouvernail.

Un vaisseau a le gouvernail à la poupe, la bicyclette a bore le sien à l'avant. Un gouvernail! Outil d'une grande utilité! Il y a des hommes qui n'en ont pas.

En vélocipédie, la bicyclette n'est pas à dédaigner. Elle est fine, elle est légère, elle est rapide, elle est aisée à monter. Elle porte son homme dans une position quasi naturelle. J'allais dire qu'elle est nerveuse, mais je ne le dirai pas.

Le vélocipède de 73 est à la bicyclette dernier style ce qu'est, sur les plaines de l'Ouest, un bronco ombrageux et malcommode au fur sang qui galope ou trotte élégamment, sur le tan du Rotten Road à Londres ou sur les belles pistes de Longchamp, à Paris.

Comment le décrire? Deux roues en bois avec bandage en fer. Pas de billes aux essieux. Un cadre abaissé, surmonté d'une selle primitive. La roue de devant est motrice par ses pédales attachées à l'essieu et directrice par son gouvernail que manipule le vélocipédiste. L'homme s'assied sur la selle trop basse; au moyen de ses pieds et de ses jambes qui alternent horizontalement comme les bielles d'une locomotive, il imprime le mouvement et... en avant!

Ce vélocipède avait du poids! Il avait aussi de la résistance! Il résistait... aux efforts de celui qui le montait.

En arrière du collège, dans l'angle formé par l'annexe, il y avait un quai. On l'appelait la plate-forme. Généralement, c'est sur ce quai que le vélo évoluait. Elie, assis, les muscles, tous les muscles, tendus, lançait sa machine sur les madriers du quai et traçait des cercles.

Les spectateurs, tassés au centre ou aux angles, admiraient la désinvolture d'Elie et l'obéissance de la machine qui roulait aussi longtemps qu'on la poussait. En peu de temps, Elie cessait de pousser et la machine cessait de rouler.

J'ai vu Elie faire un jour, ce qui me parut être un tour de force, d'habileté et d'audace.

Dans la direction de la rue Notre-Dame, et jusqu'à la rue Notre-Dame, en partant de l'édifice du Trésor, s'inclinait un talus, une pente qui mourait près du terrain de la Fabrique.

Sous le cou d'une agitation fébrile, la tête grisée par les succès obtenus sur le terrain de la cour, Elie lança son vélo sur ce talus. Le fer du bandage mordit la terre molle sous l'herbe fruste et retint la machine sur la pente.

Ce coup de dent avait sauvé la situation. Elie, les yeux agrandis par l'effort, et, peut-être, par une pointe d'effroi, pédala avec un surcroît d'énergie et atteignit sur le glacis l'angle du Platen. Homme et voiture avaient accompli le trajet sans accident.

Un hurra! général applaudit ce beau fait de... vélocipédie. Elie, couvert de sueur, soufflant fort, accepta avec modestie nos félicitations, mais il ne se risqua plus.

Parfois, Elie jouait au grand Prince. Ceux qui avaient sa confiance et qu'il savait capables de se maintenir sur la selle de

sa monture et de l'actionner, étaient invités à jouir de son hospitalité.

Je me souviens que Daniel (St-Quentin) et Hector (Caron) ent'autres, tracèrent, avec succès, des lignes courbes sur le quai; mais il leur manqua toujours le sang-froid, l'assurance, le fini d'Elie.

Ces courses sur le quai ne duraient pas longtemps. Elles demandaient une trop grande dépense d'énergie de la part des figurants, et avaient le désavantage d'immobiliser ceux qui se sentaient des fourmis dans les jambes. L'on se rabattait sur le ballon.

Dans toutes les grandes entreprises de la vie, il y a toujours les grands monopoleurs, les gros légumes. Parmi tous les "struggle-for-lifers" (J'ai lu ce mot anglais, dans un livre français, écrit par un Français. Je l'ai transcrit, uniquement pour vous prouver que je sais lire), parmi tous les lutteurs pour la vie, il y en aura toujours qui l'emporteront sur les autres. Les Canadiens, qui aiment la brièveté dans l'expression disent: "Les gros mangent les petits."

Le gros monopoleur était Zotique (Grandmont), qui m'a souvent fait tomber des hauteurs de l'expectative, dans le bourbier de l'insuccès. Il avait une manière unique de capter le ballon et de le faire disparaître sous son aisselle, lorsque nous étions sûrs de le tenir; manière qui m'a toujours paru phénoménale pour ne pas dire plus.

-0-0-0-

Après le souper, la communauté sortait et déambulait en cercle sur le quai. Il s'est tenu là, sur ce quai, entre élèves de toute classe et de tout développement, des conversations renfermant en germe le règlement de toutes les grandes difficultés qui étreignent la pauvre humanité.

Les élèves des classes de grammaire s'efforçaient de démêler des écheveaux de moindre importance. Les élèves des classes d'humanités levaient la tête. Ils se permettaient des aperçus sur les grands mouvements de la littérature, et même, sur l'oeuvre de ceux qui avaient initié ou soutenu ces grands mouvements. César, Virgile, les Pères qu'on traduisait alors, passaient en jugement.

Les philosophes, ces saturés, ces repus des Lettres, le prenaient de plus haut. Les divers systèmes de Philosophie, depuis les plus anciens jusqu'aux modernes, levaient une timide tête, passaient, courbés, sous leurs férules et s'estimaient heureux d'échapper à leurs mains, je veux dire, à leurs critiques, sans une trop riche moisson de horions.

Ce qu'il s'en est résolu de problèmes dans ces discussions savantes, le monde ne le saura jamais !

Moi-même, je me suis assis sur les bancs d'une classe de Philosophie, et je garderai un silence éternel, sur les coups que nous avons portés, quand nous frappions d'estoc et de taille sur ceux qui avaient le tort, volontaire ou non, de ne pas se ranger parmi les disciples de la Philosophie thomiste.

Reliques

Cet après-midi, je suis allé faire une visite officielle au nouveau Séminaire. C'est aujourd'hui le 5 novembre, fête des Saintes Reliques. J'ai toujours aimé les reliques parce que ce sont des restes d'hommes...

Les vieilles maisons elles-mêmes ne sont pas à dédaigner ; elles ont une histoire. Des vies s'y sont écoulées, des hommes y ont vécu, des héroïsmes obscurs, connus de Dieu seul, s'y sont produits. Elles ont gardé un peu de l'âme de tous ceux qui y ont peiné et souffert. Je les trouve intéressantes, parce qu'elles ont conservé quelque chose de l'homme.

-0-0-0-

Dans le nouveau séminaire il y a des reliques vénérables ; près du nouveau Séminaire, il y a des reliques vénérables, et là-bas, près du fleuve, au-dessus du Boulevard, il y a des reliques vénérables.

Dans le Séminaire nouveau, je considère comme reliques vénérables, l'exemple, le dévouement et l'esprit des Anciens, maîtres et professeurs.

A côté du Séminaire nouveau, je considère comme reliques vénérables, les murs du collège de 74.

Sur la falaise que domine l'Hôtel des Postes, je retrouve la terre sur laquelle se tenait la maison qui fut le berceau où furent déposés les commencements de toutes les bonnes traditions du Séminaire de Trois-Rivières.

Le nouveau Séminaire n'est qu'un reliquaire, qu'un CADRE bien dessiné, artistement construit, richement orné, qui contiendra toutes les reliques du passé éminemment dignes de vivre, les traditions du présent et celles de l'avenir. Et j'ose dire que celles du présent, et celles de l'avenir ne seront pas supérieures à celles du passé.

Je me fais vieux, en dépit du fait que je suis un "jeune de 73".

Ceux d'entre vous qui ont lu, ou qui liront les classiques, se rappellent, ou se rappelleront, le "Laudator temporis acti" du poète. Dites ce que vous voudrez, faites des goiges chaudes à propos de mes idées, vous ne changerez rien à ma proposition que les hommes de 73 et 74 furent des hommes... des vrais... des hommes dévoués..., et des hommes qui ont versé dans l'âme de leurs élèves, tout ce qu'il y avait de bon dans leur tête. Et il y en avait beaucoup !

-0-0-0-

J'ai fait le tour de la cour. C'était un jour de congé. Des élèves nombreux, réservoirs de force et d'énergie, détendaient leur esprit dans une course agitée après une balle lancée par un bâton rudement manié ; d'autres s'escrimaient sur le jeu de paume. D'aucuns se promenaient délibérément et causaient, comme causent tous les élèves, de choses indifférentes, rarement en rapport avec leurs études. Que de temps perdu, hélas ! non seulement à l'étude, mais même pendant les récréations.

Un grand nombre d'élèves ! La poignée que nous étions en 73 ferait à peine une tache notable dans la cour agrandie de 29.

Je passai en face de l'église des Franciscains. De cet endroit, on a une belle vue de la chapelle, que le nouveau Séminaire a rejetée à l'arrière-plan. Vous me direz que la coupole signale son existence. C'est vrai mais l'indication n'est pas assez nette, pas assez précise. Toutefois la belle chapelle, aux proportions d'une église de campagne, est là, derrière, et ce n'est pas un des moindres détails de l'établissement. Nous sommes loin de la chapelle-salle-de-récréation où Monsieur Rheault disait, chaque matin, sa pieuse messe, dans les casernes.

Retour par la rue St-François-Xavier. Je regardai ce qui reste du Séminaire de 74 ; l'écusson au-dessus de la porte principale, etc... Je revoyais en imagination les élèves de 74, qui, debout, qui, assis, qui, grimpés sur la balustrade du perron, posant pour une photographie de la communauté avec, au centre, Monseigneur Lafèche, le "Primum Movens" de toute l'organisation.

Le collège de 74 ! nous croyions entrer au paradis, après l'encombrement du collège des casernes. Le collège de 74 ? Un cousin à moi qui fut élève sur le Platon m'en avait parlé auparavant. Il décrivait les cinq étages, comme on dit ici : Cinq étages !

Je pensais : Quelle hauteur ? Je les revoyais, les cinq étages encore solides, malgré leur 57 années d'existence. Je revoyais les murs encore jeunes, malgré la patine des neiges, des pluies et du vent, mais toujours chers aux Anciens. Je ne voudrais pas les voir s'écrouler. Le pic du démolisseur en a jeté à bas une assez grande partie. Halte-là ? C'est une belle relique !

Je reviens me planter devant le frontispice du nouveau Séminaire. L'architecte a exécuté là un tour de force. C'est un beau frontispice, un long frontispice, qui serait trop long, beaucoup trop long, s'il n'avait pas brisé la ligne en mettant en retrait la partie nord du bâtiment. Plus tard, cette partie aura son double, son pendant, au Sud.

Au centre, il a placé, en face de la chapelle, une splendide façade, surmontée de la coupole. Cette façade et cette coupole sont, dans le Séminaire, ce qu'il y a de plus remarquable, ce qui lui donne un cachet particulier. Les lignes sont belles, nobles harmonieuses, le travail d'exécution est excellent, les matériaux sont de tout premier ordre comme dans tout l'édifice, d'ailleurs. Vu à distance, le granit de la Beauce a des reflets de marbre.

-0-0-0-

Sur le Platon, devant la porte principale, il y avait une pierre plate que l'ouvrier avait taillée en forme de parallélogramme. On mettait le pied dessus : Hop ! et l'on se trouvait au seuil de la porte.

En 74, au collège qui s'ouvrait pour recevoir les élèves, il y avait comme aujourd'hui, devant la porte principale, un perron auquel l'on accédait par des degrés en bois. Il y a encore des degrés en bois, recouverts de plaques de fer. Ces plaques de fer sont peut-être celles de 74, pour ce que j'en sais, mais je suis certain que le bois a été remplacé.

Lorsque les degrés du perron du nouveau Séminaire seront usés, la communauté actuelle sera depuis des siècles dans les splendeurs du ciel. Allez les examiner et supputez.

J'entre. Sur le Platon, une fois entré, il fallait, dans quelques pièces du moins, de la diplomatie et un grand sens des proportions pour se retourner, si l'on était deux. En 74, les pièces et les corridors avaient grandi et pris de l'ampleur. On était plus à

l'aise, surtout dans la salle de récréation et la chapelle, qui finit par monter encore et s'installer sous le dôme, dans le dôme lui-même.

Dans le nouveau Séminaire, on sent que l'on est arrivé à la plénitude de l'expansion, dans les corridors, les salles d'études, les classes et les dortoirs. Ces diverses salles peuvent recevoir un plus grand nombre d'élèves. Qu'ils viennent et on leur donnera toute l'attention et tout l'espace dont ils auront besoin.

Je grimpe au musée sous la coupole ; splendide rotonde. Je dégringole dans les dortoirs, grands comme des manèges, éclairés et aérés par des fenêtres et des prises d'air nombreuses. Je mets le nez dans la bibliothèque, le cabinet et les laboratoires de physique et de chimie. J'inspecte la plomberie. Nous sommes à cent lieues du bâtiment du Trésor en 73. Il y a des laboratoires, des infirmeries. Il y a même un réfectoire, oui, un vrai réfectoire ! et une cuisine moderne en tous points, avec revêtement en tuiles émaillées, des fourneaux-poêles dernier cri, etc., etc...

Pour faire toutes ces courses, il m'a fallu monter et descendre par le grand escalier double, et en marbre, s'il vous plaît, avec rampe en fer forgé.

Je reviens à ma chambre et cherche à inventorier les détails. C'est une longue liste de choses toutes au point, les autorités n'ayant en vue que le développement physique, intellectuel et spirituel des élèves.

-0-0-0-

Tous comptes bien tirés, je reviens aux reliques (je suis un fervent des reliques) ; ce qu'il y a de mieux dans le Séminaire, c'est l'esprit, le dévouement, le zèle des professeurs ; c'est le respect des traditions vieilles déjà de près de trois quarts de siècle : esprit, dévouement, zèle, traditions qui font la gloire de tous nos collègues jusqu'ici fondés et soutenus par les sacrifices des prêtres, qui y dépensent les plus belles années de leur vie.

Vivat !

La rançon de l'âge

Dans la petite cour qui dominait le boulevard, il y avait un canon. C'était un beau canon. (On dit qu'il vient de Sébastopol). Canon de l'assiégé? De l'assiégeant? Peu importe. Il avait vu, et entendu, et fait... de grandes choses. Il avait vu le feu du canon qui lui faisait vis-à-vis. Pour réplique, il lui avait craché le sien. Il avait entendu la foudre de l'adversaire. En réponse, son tonnerre avait éclaté avec un bruit assourdissant. Il se rendait le témoignage d'avoir vomé des projectiles qui avaient laissé des traces nombreuses de leur passage.

On lui avait assigné un site noble et beau. Sur le point le plus élevé du Trois-Rivières d'alors, sur le Platon, face au fleuve, une estrade avait été bâtie pour lui. Sur un affût de chène, on l'avait couché, tendrement, affectueusement. Car, c'était un brave qui avait gagné ses épaulettes et mérité une retraite respectée. Comme s'il avait eu conscience de ces délicates attentions, il voulait se bercer de l'illusion de servir encore. Il était au guet. Aperçue du fleuve, sa bouche devenait un œil qui veillait sur la ville.

Les jeunes élèves de 1873 allaient lui rendre visite. Ils le saluaient, ils le caressaient. De leurs mains, ils frôaient l'épiderme de son bronze. Ils croyaient reconnaître, dans un aplatissement circulaire, sur sa carapace, l'empreinte d'un boulet ennemi qui l'aurait baisé avec trop d'ardeur. Les plus braves d'entre nous se hasardaient à plonger leurs regards dans son âme, pour en surprendre les secrets. D'autres, moins braves, mais plus irrespectueux (j'étais du nombre), se permettaient l'impardonnable familiarité de l'enfourcher, de chevaucher sur sa croupe.

-0-0-0-1

Il y a quelque trois mois, après une absence d'un demi-siècle, je revins aux Trois-Rivières. Je voulais revoir les objets qui avaient intéressé et charmé mon enfance d'écolier. Désappointement! Table rase! Tout avait disparu: Platon, Casernes, cours, canon. Plus rien de rien! Je pouvais facilement m'expliquer la

BRUNO
MONTAIGNE

profanation du Platon et la démolition des Casernes. L'utilitarisme! Je ne pouvais pas admettre la volatilisiation du canon. Où était-il?

Revenant d'une promenade sur le Boulevard, je débouchais sur un square, grand.... tenez... comme une carte-postale format ministre. Là, je revis le canon,... le nez sur le trottoir. Je le reconnus à l'aplatissement de son bronze, qui nous avait tant intrigués. Le cher canon avait l'air tout penaud de voir qu'on le retrouvait et qu'on le reconnaissait dans un endroit aussi mesquin. Il semblait comprendre qu'on lui faisait subir le sort des vieux qui se sont usés au service et que l'on rejette à l'arrière-plan, pour le reste de leurs jours.

Je m'approchai de lui. Ainsi que naguère, je le saluai; je le caressai et lui dis, à l'oreille, tout bas, pour que personne ne pût m'entendre: "Pauvre camaradè! Comme l'on te maltraite! Sur le Platon, tu étais sans lumière, puisque à Sébastopol, en pleine prouesse, on l'avait encloué; mais, du moins, là tu avais de l'air et de l'espace. Ici, tu gis, sans lumière comme autrefois; et, suprême injure!... on t'a enlevé l'air et l'espace. Console-toi, Vieux! C'est la rançon de l'âge. Bientôt nous aussi, les jeunes de 73, qui sommes les vieux de 29, serons privés d'air, d'espace et de lumière."

Table des matières

L'ABBÉ J. DESAULNIERS (photo.)	4
LE BERCEAU DES TROIS-RIVIÈRES	5
MENHIR-MOCASSIN	13
L'ANCIEN COLLÈGE	18
MON ENTRÉE AU COLLÈGE	19
LE COLLÈGE EN 1873	23
VIE RELIGIEUSE.....	27
AU TEMPS DE LA CHANDELLE	31
ÉBATS COLLÉGIAUX	37
RELIQUES	41
LA RANÇON DE L'ÂGE	45





IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH
458, RUE BONAVENTURE,
LES TROIS-RIVIERES.